



La Mer des Chagrins



Charley Brindley

Publié par
Andalusia Publishing

© 2022 par Charley Brindley, Tous les droits sont réservés

Imprimé aux États-Unis d'Amérique

Première édition le 14 Octobre 2019

Contents

[Chapitre Un](#)

[Chapitre Deux](#)

[Chapitre Trois](#)

[Chapitre Quatre](#)

[Chapitre Cinq](#)

[Chapitre Six](#)

[Chapitre Sept](#)

[Chapitre Huit](#)

Chapitre Un

Je regardais une fille se promener dans la rue en évitant la foule.

La plupart d'entre eux étaient des jeunes hommes, par groupes de deux ou trois, parfois plus.

De nombreuses jeunes femmes bordaient le trottoir, montrant le plus de peau possible, incitant les hommes à entrer dans leurs minuscules chambres pour quelques minutes de plaisir.

Il était plus de 2 heures du matin un samedi soir, mais la rue était pleine. Principalement des piétons, mais certains à moto. Quelques voitures étaient garées le long du trottoir, mais personne n'essayait de traverser la foule.

Quelques hommes solitaires d'âge mûr regardaient les femmes, même un ou deux vieillards, comme moi. Américain, Britannique, Australien... ? Je ne pouvais pas le dire à moins qu'ils ne parlent.

La fille passait à nouveau devant moi, observant les gens. Elle ne semblait pas à sa place dans son chemisier bleu et sa jupe beige tombant sous ses genoux.

Je me suis éloigné du trottoir, essayant de mieux voir son visage. Elle m'ignorait.

Ne travaille-t-elle pas ? Alors que fait-elle à Ladprao, le quartier sexuel le plus fréquenté de Bangkok ? Attend-elle quelqu'un ? Jeune, peut-être dix-huit ans environ.

Un groupe de quatre hommes Thaïlandais l'arrêtaient, demandant quelque chose.

Elle a secoué la tête et s'est détournée.

L'un des hommes lui a pris le bras, demandant à nouveau.

La fille s'est écartée brusquement et s'est déplacée rapidement le long du trottoir, passant près de moi. Évidemment effrayée.

L'homme qui lui avait pris le bras lui a crié, « *Hi taw nan ca mi kinxeng!* »

Ce n'était pas une remarque agréable.

Les quatre hommes riaient.

Je me suis tourné dans l'autre sens, regardant les femmes travailler dans la rue. C'était ma cinquième nuit dans la rue.

Qu'est-ce que j'espère trouver ?

Une fille en bikini rose me touchait le bras. « Vous l'Américain, venez avec moi cinq petites minutes ? »

Je lui souriait et j'ai secoué la tête.

Comment font-elles pour toujours le savoir ?

J'avais laissé mon costume et ma cravate dans la chambre d'hôtel, essayant de m'habiller décontracté. Bien sûr, mon visage me dénonçait comme Caucasien, mais pourquoi pas Britannique ou Canadien ?

Je ne peux tout simplement pas me débarrasser de cette aura Américaine.

Je commençais à traverser le pâté de maisons et plusieurs autres femmes m'offraient leurs marchandises avant que j'atteigne le bout, puis j'ai fait demi-tour pour marcher de l'autre côté de la rue.

Le magnétisme des beaux visages Thaïlandais m'attirait comme le rêve d'un chaton d'une pièce pleine de souris en jouets. Les filles qui s'offraient – implorant presque mon attention, ou plutôt mon argent – me répulsaient. Mais celles qui reculaient, croisaient les bras et m'envoyaient paître d'un tour de tête hautain et lent ; elles étaient le feu dont j'avais envie. J'adorais l'attitude arrogante, mais aucune n'avait les bonnes caractéristiques : ses lèvres charnues ; son nez espiègle ; et la petite forme, presque enfantine de son visage. Et ses yeux étaient sombres, des braises incandescentes, prêtes à s'enflammer et à brûler quiconque s'approchait de trop près. De longs cheveux noirs rejetés en arrière d'un coup de doigt, comme

pour m'écarter. C'est ainsi que je l'ai vue lors de notre première rencontre.

Personne ne pourrait jamais correspondre à cette douce image, mais j'errais, à la recherche de quelqu'un qui le pourrait.

Peut-être, un jour, juste peut-être—

« Laissez-moi tranquille ! »

C'était une voix de femme. Je me suis retourné.

La fille !

Un jeune homme agrippait son biceps. Il a dit quelque chose que je ne pouvais entendre.

« Non ! »

Son copain lui prenait l'autre bras. « Allez. Juste pour une heure, » a-t-il dit en Thaï. « Nous te paierons. »

C'était les mêmes quatre bourreaux que plus tôt.

Elle luttait contre eux.

Les deux autres de leur groupe se tenaient devant elle, riant et pointant son expression paniquée.

Beaucoup d'hommes passaient, jetant un coup d'œil à la confrontation, puis ils continuaient leur route.

« Je ne veux pas ! » a-t-elle crié.

Les deux hommes la tiraient vers une porte. Les deux autres regardaient autour d'eux, puis les ont suivis.

Elle criait à l'aide.

« Elle a dit qu'elle ne voulait pas, » ai-je dit.

L'homme qui agrippait son bras droit m'a lancé un regard noir. « Laissez tomber, vieil homme, » a-t-il dit en Anglais, « avant que vous ne soyez blessé. »

« Laissez-la partir. »

Il m'a poussé en arrière, et son pote tendait son pied, me faisant trébucher. Je suis tombé sur mes fesses, assez fort. Les quatre hommes riaient tandis que la fille cherchait de l'aide.

Je mesuis relevé, attrapant le poignet de l'homme. « J'ai dit, laissez-la partir. »

Il élançait son poing droit vers moi, mais je l'ai attrapé et j'ai tordu son bras au-dessus de sa tête et derrière son dos. Quand il lâchait son bras et levait son coude pour porter un coup sur mon plexus solaire, j'ai serré mon ventre. Il était apparemment surpris de frapper un muscle aussi dur, et il essayait de se tortiller pour s'enfuir, mais je lui ai fait un croche-pied qui l'a fait trébucher. Il est tombé, assez fort.

Deux des autres venaient vers moi. J'ai évité et frappé la tempe du premier, l'étourdissant. Son pote le poussait hors du chemin et se dirigeait vers moi, se balançant sauvagement. Je me suis baissé sous ses bras, pivotant et lui aidonné un coup de poing dans les reins.

Le premier gars est alors sorti du ciment, un couteau à la main. Il me souriait, brandissant la longue lame.

D'accord, je peux gérer ce couteau.

Je m'accroupissais, les bras écartés. « Allez, connard, on va danser. »

Une foule s'était formée autour de nous, et maintenant elle reculait, nous laissant de la place. La jeune fille se tenait au bord de la foule. Elle ajeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

J'espère qu'elle va partir. Cela risque de ne pas être joli.

Le type au couteau tournait en rond, cherchant une ouverture. Je me suis tourné, gardant mes yeux sur les siens. Il faisait un mouvement vers sa gauche, et je suis allé du côté opposé. Il se jetait sur moi. Je me suis pivotésur mon pied gauche, levant mon pied droit en un coup de pied dans ses côtes. Le coup l'a fait chanceler, mais seulement d'un pas ou deux.

Le deuxième type tirait quelque chose de sa ceinture, dans le dos. « Ça suffit les conneries, » a-t-il dit.

L'automatique chromé captait la lumière.

« Une arme ! » A dit quelqu'un.

« Reculez ! » A crié un autre.

Le cercle des spectateurs s'éloignait, encore hypnotisé par le drame prenant une tournure meurtrière.

Ok, un couteau et une arme. Je dois d'abord m'occuper de l'arme.

J'ai fait un geste au type au couteau. Quand il faisait un pas de côté en agitant le couteau vers moi, je suis allé du côté opposé, surprenant l'homme avec l'arme. Il essayait d'amener l'arme pour me tirer dessus, mais j'avais déjà une prise sur sa main. Je pliais son poignet en arrière, et le coup de feu est parti, tirant vers le ciel. J'ai utilisé ensuite les deux mains, poussant fort et tordant l'arme sur le côté.

Son doigt s'est pris dans la gâchette.

J'entendais les os craquer et il a crié alors que je lui arrachais l'arme. Il reculait en tenant son doigt cassé.

Je pointais l'arme sur le type au couteau. Il se tenait, bouche bée, regardant autour de lui pour trouver une issue.

J'éjectai le chargeur, puis travaillai la glissière, retournant une cartouche de la chambre de tir.

Le type au couteau fixait le pistolet vide. Je l'ai jeté et je me suis dirigé vers lui, puis il venait vers moi, le couteau pointé sur ma gorge.

Avant que je puisse faire un geste pour sa main, ses deux autres copains m'attrapaient par derrière, un sur chaque bras. Je les ai utilisés comme soutien et donnais des coups de pied violents, frappant le type au couteau sur le côté du menton, lui brisant la mâchoire. Il a crié en lâchant le couteau.

Je suis tombé en avant, entraînant les deux hommes avec moi. Ils levaient les mains pour amortir leur chute.

À genoux, j'en ai attrapé un par les cheveux, lui fracassant le visage dans le ciment. L'autre roulait, mais j'ai sauté sur lui, atterrissant mon genou dans son ventre, chassant le vent de ses poumons. Alors qu'il luttait pour respirer, je l'ai frappé deux fois au visage. Il en est sorti, inconscient.

J'ai jeté un coup d'œil à l'autre sur le ciment. Il était assis essuyant le sang de son nez cassé. Il était fini.

Le type au couteau était fichu, avec une mâchoire cassée. Je cherchais autour de moi le tireur et je l'ai vu debout au bord de la foule, pleurant sur son doigt cassé.

Le coup de feu avait poussé quelqu'un à appeler les flics. Au premier son de la sirène gémissante, les badauds se sont fondus dans la rue bondée. Les quatre voyous, ne voulant probablement pas expliquer comment ils s'étaient blessés, se sont entraînés pour dégager. Pendant ce temps, quelqu'un de la foule courait pour s'emparer du couteau et de l'arme.

J'ai attrapé la main de la fille, l'entraînant hors de cet endroit. Un bloc plus bas dans la rue, je lui faisais tourner le dos aux voitures de police qui approchaient.

« Marches simplement lentement et de façon décontractée, » ai-je chuchoté.

Elle a hoché la tête, mais je sentais sa main trembler dans la mienne.

Les gens dans la rue tardaient à dégager un chemin pour les policiers. Lorsque les flics sont arrivés à l'endroit où la bagarre avait eu lieu, ils ne trouvaient qu'une petite tache de sang provenant du nez cassé du gars. Même le chargeur de l'arme et la cartouche que j'avais éjectée avaient disparu, tout comme la douille vide de la balle qui avait été tirée.

Les quatre policiers posaient des questions, mais les passants se contentaient de secouer la tête et de dire qu'ils n'avaient rien

entendu ni rien vu.

Nous sommes passés devant les policiers, faisant semblant d'être des curieux. Dans un café-terrasse, je lui ai tiré une chaise. Elle s'y laissait tomber, tremblant de l'épreuve.

Je touchais son bras, sous l'ecchymose violette. « Ça va? »

Elle a acquiescé. « Merci. Cet homme vous aurait tué. » Elle se frottait le bras.

Je lui ai souri. « Ils ne connaissent pas les combats de rue. »

Une serveuse venait à notre table.

« *Chayen?* » Ai-je demandé à la fille.

Elle hochait la tête

J'ai commandé deux des thés glacés sucrés avec du lait. La serveuse se précipitait.

« As-tu faim ? »

« Non. Comment vous appelez-vous ? »

« Saxon. Et toi? »

« Je suis Siskit. »

« Tu ne travailles pas dans la rue ? »

« Non. J'attends ma sœur. »

La serveuse apportait nos boissons. Nous avons pris quelques gorgées.

« C'est très bon, » ai-je dit.

« J'aime le sucre et le lait. »

J'ai hoché la tête.

« Ma sœur travaille dans la rue. »

« Tu viens tous les soirs pour l'attendre ? »

« Oui, mais tard seulement le samedi soir. Nous ne travaillons pas le dimanche, donc nous faisons la grasse matinée. »

« Vous vivez ensemble ? »

Elle buvait son thé. « Nous partageons un appartement sur la route Song Wat. »

« Sur la rivière ? »

« Oui. C'est une belle vue sur l'eau et le bateau aussi. »

Après que Siskit se soit calmée de son calvaire, elle entamait une très bonne conversation.

« Je travaille au bureau d'exportation, du lundi au samedi ,» a-t-elle déclaré.

« Où as-tu appris l'Anglais? »

« Dans mon école, nous avons le choix entre le Français ou l'Anglais. Prija et moi détestons encore les Français, comme nos parents les ont toujours détestés. »

« Prija? »

« Ma soeur. »

Nous parlions de Bangkok, la Thaïlande, à l'époque où elle s'appelait Siam, et de l'activité maritime dans laquelle elle était impliquée.

La foule s'est dissipée après 4 heures du matin.

« Je dois y aller maintenant, alors – » J'ai été interrompu.

« Qu'est-ce que tu fais avec lui ? »

Elle est venue par derrière, me faisant sursauter. J'ai renversé le reste de mon verre sur mes genoux.

« Il était – »

Elle a attrapé le bras de Siskit, le tournant pour voir l'ecchymose violette. « Il t'a fait ça ? » Elle parlait en Thaï, criant presque.

« Prija, il— »

« Espèce de putain de vieux mec Américain stupide ! » A-t-elle crié en Anglais. « Tu penses que tu peux juste venir dans notre pays d'origine, blesser nos filles, puis leur offrir un café et de la merde pour arranger les choses ? »

Pensant qu'elle était sur le point de m'attaquer, je me suis levé et reculé.

Siskit attrapait son poignet, la retenant. « Arrête, Prija. Il ne l'a pas fait. » Elles parlaient toutes les deux en Thaï.

« Qui alors ? » Elle m'a lancé un regard noir. « Si ce n'est pas ce vieux bâtard Américain. »

Siskit lui parlait des hommes qui avaient essayé de l'entraîner. Prija plissait les yeux sur moi pendant que sa sœur racontait l'histoire. Son visage s'adoucissait un peu, mais pas beaucoup. Ses yeux, comme des braises noires incandescentes, commençaient à se refroidir.

Prija était une très jolie brune avec une petite silhouette galbée accentuée par sa jupe bronzée moulante. Sans l'air renfrogné, son visage était plus pubescent que celui d'une jeune femme.

Siskit s'est levée et m'a pris la main. « Je te remercie pour ce que tu as fait. Ces hommes voulaient vraiment me faire du mal. »

« Ouais. » Prija rejetait ses cheveux par-dessus son épaule. « Merci. Assied-toi maintenant. » Elle prenait l'autre chaise à côté de Siskit.

« Il n'y avait que quatre hommes. » Je parlais dans leur langue, souriant à Siskit. « Pas six. Et juste une arme. » Je me suis assis et regardais le visage de Prija.

Il lui a fallu un moment pour répondre. « Tu appelles ça du Thaï ? »

« Tu parles si bien notre langue, » a déclaré Siskit. « Où as-tu appris ? »

« Ici. » J'ai fait un signe de tête vers la rue, où les vendeurs de jour commençaient à s'infiltrer. « À Ladprao. »

« Vies-tuici? »

« Non. Je ne suis qu'un vieux bâtard Américain en visite. »

« Tu es venu pour trouver une gentille jeune fille, » a déclaré Prija, « pour passer un putain de bon temps que tu ne peux pas avoir dans ton putain de pays. » Ses yeux s'écarquillaient, prêts à brûler si je m'approchais trop près.

Je me suis levé et j'ai repoussé ma chaise, puis j'ai sorti de l'argent de ma poche, décollé des billets de 100 bahts et les ai laissé tomber sur la table.

« *Ratriswasdi*, Siskit (Bonne nuit, Siskit). »

« C'est trop pour deux thés, » a déclaré Prija en Thaï. « Ils vont te rendre la monnaie. »

« Garde-la. » Je l'ai fixé un moment, puis me suis retourné pour partir. « Tu en as plus besoin que moi. »

Je souriais en m'éloignant.

C'est de ça dont je parle.

You've Just Finished your Free Sample

Enjoyed the preview?

Buy: <http://www.ebooks2go.com>